

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Dany Laferrière sans arme et dangereux

Francine Bordeleau

Number 73, Spring 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38083ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Bordeleau, F. (1994). Dany Laferrière sans arme et dangereux. *Lettres québécoises*, (73), 9–10.

Dany Laferrière sans arme et dangereux

Il a pris l'habitude de passer ses hivers à Miami. Il vient de terminer son «premier roman américain». Le Québec, trop froid et trop petit pour Dany Laferrière, a besoin de lui. Parce qu'avec *Cette grenade dans la main du jeune nègre est-elle une arme ou un fruit ?*, Dany Laferrière montre qu'il pourrait bien être celui qui libérera la littérature québécoise de ses obsessions.

ENTREVUE
Francine Bordeleau

QUE LE VRAI DANY LAFERRIÈRE SE LÈVE ! Est-ce le nègre loufoque qui jouait au Monsieur Météo à Quatre-Saisons ? l'auteur intimiste de *L'odeur du café* (qui, au fait, a obtenu des critiques, excellentes, dans les suppléments littéraires des grands journaux américains) ? le *sex-symbol* qui posait nu pour l'hebdo *Qui ?* un écrivain engagé qui fait du racisme son cheval de bataille ? «Mon rêve, dit-il, c'est d'être perçu comme quelqu'un d'ambigu.»

C'est bien réussi. Avant que ses livres — et un film — ne le rendent riche — millionnaire ? —, il était entré dans le monde développé, capitaliste (et blanc) par une porte de dernière zone : mariage factice avec une Québécoise, boulot dégueulasse (qui consistait à nettoyer de leurs vers des monceaux de viande avariée; cela lui a permis de dire maintes fois : «Quand tu as fait ça, tu peux tout faire») dans une entreprise douteuse, appartements glauques, raconte son dossier de presse. Avec la publication de *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer* (VLB, 1985), la vie de Dany Laferrière, jeune Haïtien déjà marqué, dans son île natale, du sceau d'une prédiction hors du commun — semblable au «Tu seras plus que reine» annoncé à la pas encore impératrice Joséphine par une voyante créole —, devient exemplaire, s'inscrit à l'enseignement du mythe.

Une parole libre

Longtemps, on n'a vu en Laferrière qu'un clown. On ne savait pas encore qu'avec *Comment faire l'amour...*, best-seller provocant — «un écrivain noir qui parle du racisme fait forcément de la provocation» —, l'écrivain se donnait les moyens d'être libre. «La seule façon d'être

vraiment libre, dit-il aujourd'hui, c'est d'être célèbre et riche.»

Mais en quoi la liberté de l'écrivain est-elle, ici, menacée ? «Notamment par le discours politiquement correct, qui impose une véritable langue de bois. Et si on écrit au Québec, on est piégé par un grand thème : la douleur de l'homme québécois qui, dans chaque roman, dit que ça n'est pas un maître qui parle. Quel est le motif obligatoire de la littérature québécoise ? La volonté de puissance de ceux qui ont été humiliés. Avec son univers clos, irrespirable, Réjean Ducharme en est le parfait représentant.»

«En fait, poursuit-il, on marche sur des œufs pour tous les sujets. L'individu doit retrouver sa parole libre, la sienne.»

On ne s'étonnera donc pas que, pour Laferrière, l'écrivain soit d'abord «quelqu'un qui interpelle les gens, qui secoue la marmite, qui dévoile la comédie». Pas de discours sur la quête du sens, la nécessité d'écrire, l'œuvre pérenne et torturée («la conscience de faire une œuvre, c'est le contraire de la vie»). Mais de la littérature comme arme, comme instrument de liberté. La première raison d'être de l'écrivain, c'est de dire que le roi est nu.



Le goût d'Haïti

Laferrière se voit comme un écrivain à la Miller ou à la Bukowski. «J'écris sur moi-même», dit-il. Et d'ajouter : «On parle toujours de moi en termes de territoire. Or, je ne me sens pas Haïtien ni Québécois. Plutôt Américain.»

N'empêche. Il y a cette enfance haïtienne avec, malgré la dictature — «mais il n'y a jamais que ça : la dictature, le racisme... Le plus grand scandale du monde, c'est de se voir réduit par les autres à certaines obsessions, certains malheurs...» —, une «parenthèse de bonheur, de liberté». Parenthèse que Laferrière retrouvera pour écrire *Le goût des jeunes filles* (VLB, 1992), magnifique récit, dans sa simplicité et sa retenue, sur l'enfance haïtienne. Ici le narrateur de quarante ans se souvient qu'à l'âge de douze-treize ans un camarade lui avait fait croire qu'il était poursuivi par les tontons-macoutes; l'enfant se cachera dans la maison d'en face habitée par des jeunes filles, en fait des prostituées adolescentes, et connaîtra là ses premiers désirs. Rien n'est dit, mais on devine l'atrocité de la vie de ces jeunes filles sous le règne de Duvalier.

Même principe pour *L'odeur du café* (VLB, 1991), qui va à nouveau puiser dans cette «parenthèse de bonheur». «Aucun écrivain noir américain n'aurait pu écrire *L'odeur du café*, qui est sans références raciales.» En même temps, sans Haïti, *Le goût des jeunes filles* et *L'odeur du café* n'auraient pas cette puissance.

Et sans Haïti, Dany Laferrière ne serait pas un écrivain de l'exil («L'exil, c'est quand vous écrivez et que votre littérature n'entre pas facilement chez vous»). Lapalissade ? Que non. «Ni sartrien, ni revendicateur», Laferrière refuse de commenter les misères de son pays natal. «Ça ne servirait qu'à montrer ma bonne conscience.» Il y a

aussi que, pour l'écrivain, «plus les combats sont justes, plus ils nous asservissent». Or, Laferrière ne supporte pas l'asservissement, synonyme de «réduction à...». Casse-t-il la baraque avec *Comment faire l'amour...* et *Érosbima* (VLB, 1987) ? Il revient là où on ne l'attendait pas, avec deux romans tendres et intimistes.

Mais c'est sa situation d'exilé qui a fait de Laferrière un immense provocateur. «D'être exilé permet d'écrire sans concession et sans la peur. L'exil m'a aidé à dire ce que je pense, et m'a donné la possibilité de parler à un autre pays.»

Le roman américain

Dany Laferrière se plaît à fracasser les images. Ou à les créer, c'est selon. «L'idée du double m'a toujours intéressé», précisera-t-il d'ailleurs. On le dit prétentieux et fier ; en tout cas, il est content de ce qu'il écrit et ne s'en cache pas. «Et pourquoi pas ? La toile de fond de la littérature québécoise est tellement immodeste dans son humilité...» Il ne déteste pas s'inventer des personnages. «J'aime beaucoup dire, par exemple, que j'écris mes livres très rapidement, même si ça n'est pas

forcément le cas. Mais quoi ? Nous sommes aussi ce que nous rêvons, tous nos rêves nous constituent : nous sommes aussi ce que nous rêvons de nous-mêmes.»

Ainsi est fait *Cette grenade dans la main du jeune nègre est-elle une arme ou un fruit ?*, son dernier roman. Ou la troisième et dernière partie du «roman américain» amorcé avec *Comment faire l'amour avec un nègre...* et poursuivi avec *Érosbima*.

Cette grenade... est conçu comme un grand reportage. «Chacun de mes romans a son propre mode d'exécution, explique Laferrière. *Comment faire l'amour avec un nègre...* emprunte beaucoup au jazz, à l'improvisation : je voulais rompre brutalement avec la tradition littéraire française et avec la littérature haïtienne que je connaissais. *Érosbima* relève du haïku. *Le goût des jeunes filles* s'inspire du cinéma...»

Dans *Cette grenade...*, on retrouve encore une fois le héros de *Comment faire l'amour...* et d'*Érosbima*. Comme Dany Laferrière, son premier roman l'a rendu célèbre, il vit aux États-Unis, des magazines américains lui commandent des articles. *Cette grenade...* est une enquête sur l'Amérique, ses mythes, ses thèmes, ses obsessions : le racisme — «aux États-Unis, le Noir est le plus grand des tabous ; mais le Noir existe quand le Blanc est là» —, le pouvoir, l'argent, le sexe, le succès, la misère, le métier d'écrivain... *Cette grenade...* rappelle les romans de Kundera — mais Laferrière n'a pas lu l'écrivain tchèque —, qui multiplie les points de vue, les tons... Façon de boucler la boucle, et de «parler de cette chose grave aux États-Unis qu'est le succès», *Cette grenade...* comprend un long passage sur *Comment faire l'amour...* : encore une fois Laferrière, se livrant à l'autodérision, provoque. Mais qui parle dans ce bar où le Noir rencontre LA blonde : Laferrière ou un personnage inventé ? «*Cette grenade...* n'est pas une autobiographie», prévient l'écrivain.

Pas plus qu'il n'est un roman de la négritude. *Exit* Senghor ou Césaire : Laferrière n'en a que pour James Baldwin, l'archétype de l'écrivain nègre américain.

Et la littérature québécoise ne sera plus jamais la même. Le Québec, toujours écartelé entre la France et les États-Unis, a tout à apprendre des livres de Dany Laferrière. Du riche, célèbre et noir Dany Laferrière qui a traversé l'Amérique et le miroir.

«Je fais exactement ce que je veux», dit-il. Ce livre de la main de Laferrière est une arme. Et un fruit. Et Dany Laferrière est un écrivain redoutable. Libre. Dangereux.

